

(IX^e ANNÉE.)

N^o XXIV.—TOME XVIII. 185

30 AVRIL 1836.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

LES apprêts de campagne commencent à présider au choix de toutes les toilettes : les gazes aux broderies d'or, les chemises aux riches palmes, et les bijoux qui brillent, et les plumes qui voltigent ont fait place aux mousselines ornées d'un simple ourlet, aux peignoirs de guingamp que pas un seul nœud ne décore, et au chapeau de paille qu'entoure un

modeste ruban. Encore quelques semaines, et il ne sera plus permis à une femme de bon ton de porter à Paris une toilette élégante. Dans cette saison le goût veut la simplicité, et si quelques broderies ou dentelles ajoutent à la grâce d'un costume, leur choix et leur disposition doivent encore indiquer le tact d'une femme qui sait apprécier la richesse sans éclat et le luxe sans apprêts, ainsi que l'exige aujourd'hui la mode dans sa véritable acception.

— Parmi les plus heureuses inventions de cette année, nous citerons les souliers en tissu de crin, qui sont précieux par leur souplesse et leur fraîcheur. On en fait des petites sandales sans talon, qui s'attachent sur le pied par des pattes arrêtées par un nœud de ruban. Du reste la recherche des pantoufles en fait aujourd'hui un accessoire important de la toilette; on en voit en cachemire uni brodé en or, et en maroquin très-fin brodé en soie. Celles en tapisserie *au petit point* sont d'autant plus à la mode, qu'elles sont un ouvrage reçu dans les salons, et que beaucoup de femmes s'amuse à les travailler elles-mêmes.

— On voit porter au matin beaucoup de capotes en rubans cousus. Depuis quelques jours, les capotes anglaises semblent encore vouloir, cet été, revendiquer leur droit; elles sont en paille cousue, doublées en gros de Naples de couleur, ou d'un nouveau tissu en paille brillante qui est à la fois très-léger et très-joli.

— Nous avons vu des redingotes en organdie blanc ornées sur les deux côtés du devant d'une guirlande brodée en laine verte nuancée; elles devaient être portées avec des écharpes vertes et des capotes en paille de riz, ornées d'un bouquet de chèvrefeuille.

— Le chaly imprimé est ce que l'on aperçoit le plus généralement au Bois et aux Tuileries, dans certains jours de la semaine; ces robes sont presque toutes faites montantes, à guimpes drapées sur la poitrine.

— Les manches demi-larges sont décidément en nombre égal avec les manches collantes; mais l'une comme l'autre sont toujours excessivement larges vers le haut.

SCENES DE LA VIE PRIVÉE,

Par M. BALZAC, auteur du *Dernier Chouan* et de la *Physiologie du Mariage*.

A peine l'un des plus jolis ouvrages du jour : le *Dernier Chouan*, venait-il de révéler à la littérature un romancier qui réunit à l'énergie du style l'abandon du sentiment, l'originalité

des créations neuves et piquantes, et toute la science des combinaisons de l'art, que le talent flexible du même auteur produisit cette *Physiologie du Mariage*, où, découvrant avec une fatale imprudence les plus secrètes intrigues de la vie, il se fait un malin plaisir de ravir aux maris leur précieuse crédulité et aux femmes leurs plus heureux mystères. Si, en jetant l'effroi dans les ménages, le plan d'un tel ouvrage dut troubler la sécurité des uns, effaroucher la prudence de quelques autres, au moins il excita la curiosité et l'intérêt de tous, et les femmes mêmes, en le blâmant tout haut, ne purent s'empêcher d'en sourire tout bas.

Aujourd'hui, par un nouveau contraste d'imagination, M. Balzac nous présente dans les *Scènes de la vie privée* des situations pleines d'observations et de moralité, un véritable cours de mœurs exposé sous les formes entraînantes du roman.

Cet ouvrage est écrit avec tant d'esprit et de facilité qu'on songe à peine à reprocher à l'auteur la prolixité de certains détails, dans la crainte qu'en réduisant la narration on ne perdît tout le charme de ces dialogues piquans, de ces ingénieuses descriptions qui en rendent la lecture si intéressante. L'extrait suivant que nous offrons à nos lecteurs pourrait seul tenir lieu de tout éloge.

« M^{me} de Sommervieux ne connaissait pas encore les antiques et somptueux hôtels du faubourg Saint-Germain. Quand elle parcourut ces vestibules majestueux, ces escaliers grandioses, ces salons immenses ornés de fleurs, malgré les rigueurs de l'hiver, et décorés avec ce goût particulier aux femmes qui sont nées dans l'opulence ou avec les habitudes distinguées de l'aristocratie, Augustine eut un serrement de cœur affieux. Elle envia les secrets de cette élégance dont elle n'avait jamais eu l'idée. Elle respira un air de grandeur qui lui révéla le mystère de l'attrait que cette maison possédait pour son mari. Quand elle parvint aux petits appartemens de la duchesse, elle éprouva de la jalousie et une sorte de désespoir, en admirant la voluptueuse disposition des meubles, des draperies et des étoffes tendues. Là, le désordre était une grâce; là, le luxe affectait une espèce de dédain pour la richesse; et il y avait autant d'hommages rendus aux arts et à la simplicité que de bon goût. Les parfums répandus dans cette douce atmosphère flattaient l'odorat sans l'offenser. Le génie de la

maîtresse de ces appartemens respirait tout entier dans le salon où attendait Augustine. Elle tâcha d'y deviner le caractère de sa rivale par l'aspect des objets épars ; mais il y avait là quelque chose d'impénétrable dans la profusion comme dans la symétrie, et, pour la simple Augustine, ce fut lettres closes. Tout ce qu'elle put y voir, c'est que la duchesse était une femme supérieure : alors elle eut une pensée douloureuse. »

« Mais je n'y suis pas... »

Ces mots secs et brefs, quoique prononcés à voix basse dans le boudoir voisin, furent entendus par Augustine dont le cœur palpita.

« Mais cette dame est là !... » répliqua la femme de chambre.

— Vous êtes folle, répondit la duchesse ; faites donc entrer ! »

Sa voix, devenue douce, avait pris l'accent affectueux de la politesse ; il était clair qu'elle désirait être entendue.

Augustine s'avança timidement. Elle vit, au fond de ce frais boudoir, la duchesse voluptueusement couchée sur une ottomane. Ce siège, de velours gros bleu, était placé au centre d'une espèce de demi-cercle dessiné par les plis les plus moelleux et les plus délicats d'une mousseline élégamment jetée. Des ornemens de bronze et d'or, placés avec un goût exquis, relevaient la blancheur de cette espèce de dais, sous lequel la duchesse était posée comme une statue antique. La couleur foncée du velours ne lui laissait perdre aucun moyen de séduction. Un demi-jour, ami de sa beauté, semblait être plutôt un reflet qu'une lumière. Quelques fleurs rares élevaient leurs têtes embaumées au-dessus des vases de Sèvres les plus riches.

Au moment où ce tableau s'offrit aux yeux d'Augustine étonnée, elle avait marché si doucement qu'elle put surprendre un regard de l'enchanteresse. Ce regard semblait dire à une personne que la femme du peintre n'aperçut pas d'abord :

« Restez, vous allez voir une jolie femme, et vous m'égayerez cette ennuyeuse visite. »

A l'aspect d'Augustine, la duchesse se leva, et la fit asseoir auprès d'elle sur l'ottomane.

Le jeune fat s'inclina en silence, tourna sur les talons de ses bottes et s'élança gracieusement hors du boudoir.

En ce moment, Augustine, épiant sa rivale qui semblait

e
-
t
e
s
t
»
e
t
-
»
-
e
e
e
l-
e.
,
la
ur
e-
t-
nt
us
ne
r-
re
a-
é-
oir
de
ait



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens 96.2^e, près le passage de l'Opéra
Modes de Long-Champs.
 Chapeau de Paille de riz orné d'un Chaperon en feuilles d'oreilles d'ours des M^{mes}
 de M^{me} Aubert Marc Camerou d'organde des M^{mes} de M^{me} Minette, Robe
 de mousseline imprimée des M^{mes} de M^{me} Barte.

suivre des yeux le brillant officier, surprit dans ce regard un sentiment dont toutes les femmes connaissent les fugitives expressions. Alors elle songea, avec la douleur la plus profonde, que sa visite allait être inutile. Elle pensa que cette artificieuse duchesse était trop avide d'hommages pour ne pas avoir un cœur de bronze.

« Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous va vous sembler bien singulière, mais le désespoir a sa folie, et il doit faire tout excuser. Je m'explique trop bien pourquoi M. de Sommervieux préfère votre maison à toute autre, et pourquoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui!... Dans ma folie, j'ai osé concevoir l'idée de lutter avec vous, et je viens à vous, vous demander par quels moyens je puis triompher de vous-même. »

A ces mots, Augustine, suffoquée par des sanglots impérieux, fut obligée de s'arrêter. Toute honteuse de sa faiblesse, elle cacha son joli visage dans un mouchoir qu'elle inonda de ses larmes.

« Êtes-vous donc enfant, ma chère petite belle?... » dit la duchesse, qui, séduite par la nouveauté de cette scène et attendrie malgré elle en recevant l'hommage que lui rendait la plus parfaite vertu qui fût peut-être à Paris, prit le mouchoir de la jeune femme et se mit à lui essuyer elle-même les yeux, en la flattant par quelques monosyllabes murmurés avec une gracieuse pitié.

Après un moment de silence, la coquette, mettant les jolies mains de la pauvre Augustine entre les siennes qui avaient un rare caractère de beauté noble et de puissance, lui dit d'une voix douce et affectueuse :

« Pour premier avis, je vous conseillerai, ma chère petite, de ne pas pleurer ainsi, parce que les larmes enlaidissent. Il faut savoir prendre son parti sur les chagrins. Ils rendent malade et l'amour ne reste pas long-tems sur un lit de douleur. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plaît ; mais elle finit par alonger les traits et flétrir la plus ravissante de toutes les figures. Ensuite, les tyrans ont l'amour-propre de vouloir que leurs esclaves soient gais ; mais je crois déjà savoir toute votre histoire. D'abord imaginez-vous bien, mon ange, que si votre mari vous a été infidèle je ne suis

pas sa complice. Si j'ai tenu à l'avoir dans mon salon, c'est, je l'avouerai, par amour-propre : il était célèbre et n'allait nulle part. Je vous aime déjà trop, mon ange, pour vous dire toutes les folies qu'il a faites pour moi. Je ne vous en révélerai qu'une seule, parce qu'elle nous servira peut-être à vous le ramener et à le punir de l'audace qu'il met dans ses procédés avec moi. Il finirait par me compromettre. Je connais assez le monde, ma belle, pour ne pas me mettre à la discrétion d'un homme trop supérieur : sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux, mais les épouser!... c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux?... jamais!... Fi donc! c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans une loge à y savourer de brillantes illusions. Mais chez vous, ma pauvre enfant, le mal est arrivé, n'est-ce pas? eh bien, il faut essayer de vous armer contre la tyrannie.

» Écoutez-moi, continua-t-elle en prenant le ton d'une confiance. J'ai été à même de voir quelques-uns des hommes supérieurs de notre époque. J'ai remarqué que ceux qui s'étaient mariés avaient, à quelques exceptions près, épousé des femmes nulles. Eh bien! ces femmes-là les gouvernaient comme l'empereur nous gouverne, et en étaient..... sinon aimées, du moins respectées. J'aime assez les secrets, surtout ceux qui nous concernent, pour m'être amusée à chercher le mot de cette énigme. Eh bien, mon ange, ces bonnes femmes-là avaient le talent d'analyser le caractère de leurs maris, sans s'épouvanter, comme vous, de leur supériorité. Elles avaient adroitement remarqué les qualités qui leur manquaient; puis, soit qu'elles possédassent ces qualités-là, ou qu'elles feignissent de les avoir, elles trouvaient moyen d'en faire un si grand étalage aux yeux de leurs maris qu'elles finissaient par leur imposer. Enfin, apprenez encore que ces ames qui paraissent si grandes ont toutes un petit grain de folie que nous devons savoir exploiter. Puis, en prenant la ferme volonté de les dominer, en ne s'écartant jamais de ce but, en y rapportant toutes nos actions, nos idées, nos coquetteries, nous maîtrisons ces esprits éminemment capricieux qui, par la mobilité même de leurs pensées, nous donnent les moyens de les influencer.

— Oh ciel ! s'écria la jeune femme épouvantée, voilà donc la vie !... c'est un combat.

— Où il faut toujours menacer, reprit la duchesse en riant. Notre pouvoir est tout factice ; aussi ne faut-il jamais se laisser mépriser par un homme, car on ne se relève pas de là. Venez, ajouta-t-elle, je vais vous donner un moyen de mettre votre mari à la chaîne. »

MÉLANGES.

Danilowa, opéra en trois actes, de MM. Vial et Duport, a été représenté cette semaine au Théâtre de l'Opéra-Comique. C'est en Russie que les auteurs ont placé leurs personnages ; on prétend qu'une aventure véritable leur en a donné le sujet. Quel qu'il soit, il n'en a pas moins produit une pièce qui compte comme un nouveau pour l'Opéra-Comique, et fut accueilli avec des applaudissemens unanimes. Elle a, de plus, été signalée par la rentrée de M^{me} Lemonier, qui a été très-brillante, et a rempli son rôle avec un talent remarquable. La musique de M. Adolphe Adam a été généralement goûtée ; un duetto surtout a fait le plus grand plaisir, et est tous les soirs redemandé et applaudi.

MODES D'HOMME.

— Le noir et le vert mélangé sont les couleurs les mieux adoptées pour les habits et redingotes ; le collet des habits est large et carré, les revers sont taillés de manière à pouvoir se croiser les uns sur les autres, les basques très-amples du haut couvrent les hanches. Les habits sont sans fausses poches.

— On voit déjà des redingotes d'été en crin, étoffe nouvelle qui paraît destinée à avoir beaucoup de succès.

— Les redingotes sont très-courtes et ont trois plis par derrière de chaque côté du jupon. La couleur noire paraît devoir cette année être adoptée pour les négligés de printemps.

— Beaucoup de pantalons sont en drap carmélite, les plus nouveaux en casimir vert ou gris d'argent. Ils sont toujours demi-collans et tombent carrément sur le coude-pied. Ceux

destinés pour monter à cheval sont en daim blanc et de couleurs de fantaisie. Celle dite de veau est la plus en vogue. Quelques élégans les portent sous des bottes montant jusqu'à demi-jambe, formant de gros plis sur le coude-pied et ornées d'un gland forme olive.

— On cite le costume que le duc de D*** portait à Long-champs comme un exemple de luxe : son pantalon bleu de ciel, presque collant, était fermé par le bas avec plusieurs gros boutons en brillans.

— Parmi les étoffes d'été, le piqué blanc, le nankin, et surtout le couil anglais blanc et jaune paille sont destinés à obtenir la préférence.

— Les gilets d'été sont en piqué fond blanc broché de petites fleurs, ou de couleurs tranchantes.

— Les chapeaux de forme pointue sont toujours les plus nombreux.

— Les cravates sont en satin noir, ou en soie de couleurs changeantes à mille raies, à longs bouts pendans, fermées avec des boutons, ou nouées en porte-manteau.

— Aujourd'hui les foulards sont quelquefois remplacés par des mouchoirs de batiste à fond et dessins de couleur.

— Les cannes sont devenues un véritable objet de luxe. Celles en rhinocéros coûtent plus de 200 francs. Celles dites *constables* sont très-minces, n'ont point de pommeau. Le sommet est recouvert par une plaque d'or.

— On voit des chemises garnies d'un double jabot, l'un à tuyau, l'autre à petits plis.

ooo oooooooo

— AVIS AUX DAMES. *Boîtes à Chapeaux avec Champignons à vis cartonnées*, avec lesquelles les dames peuvent elles-mêmes placer avec sûreté leurs chapeaux aussi bien pour les voyages de long cours que pour chez elles, et cela sans le moindre embarras, puisqu'en moins d'une demi-minute, sans l'attacher avec des épingles ni le coudre, et sans le secours d'aucun ruban, on peut emballer soi-même le chapeau le plus frais sans craindre de le faner ni déformer, tel garni qu'il soit de plumes, fleurs ou rubans. Le seul dépôt est toujours chez l'inventeur, Étard, layetier coffretier emballleur, rue Pagevin, n° 3, près la place des Victoires et la grande poste, ci-devant rue Tiron Saint-Antoine, à Paris.

— CHOCOLATS *fabriqués par machine hydraulique*. Au moment où l'on part pour la campagne, nous rappelons aux personnes qui font leurs provisions de Chocolat, le magasin de M. ESTAVARD, *passage Choiseul*, n° 21, où l'on trouve ce qu'on peut désirer de mieux en ce genre, et principalement le Chocolat *analeptique indien*, dont les journaux ont parlé avec tant d'avantage, et qui obtient un si heureux succès par ses propriétés toniques, digestives et rafraîchissantes.

A ce Numéro est jointe la planche 719.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.